



Staps



Médecine



Neoma



Sciences Po

L'après-bac

Série (1/4). Après les élèves des premier et second degrés, nous suivons pendant cette année scolaire six étudiants normands dans leur découverte des études supérieures.

Lisa : « C'est dur psychologiquement et physiquement »

Décontractée, souriante et chaleureuse. En sweat à capuche, Lisa Le Coquil arrive de sa « colle » organisée en prépa de médecine. « Il a fallu répondre en 45 minutes à 44 questions sur l'étude des tissus et du développement de l'embryon », souffle la jeune étudiante en Paces (Première année commune aux études de santé) au **Havre** (*). L'entretien pour le journal ressemble à une parenthèse. « Cela correspond à la pause goûter en fait ! » Du lundi au vendredi, entre les quatre heures de cours le matin de l'université de Rouen suivis en visio conférence depuis la fac havraise de Sciences et le travail suivi et personnel l'après-midi, ses journées bouclées après le dîner ressemblent à un marathon. Millimétré et dense. Lisa, 18 ans en janvier prochain, s'attendait à un tel



Médecine

rythme. Lorsqu'elle a fait ce choix, en concertation avec sa mère prof des écoles et son père technicien, elle savait que sa vie de jeune femme ne serait plus la même. « J'ai désinstallé mes applications de mon smartphone, je ne regarde plus la télé, le shopping et mes amis me manquent. C'est dur psychologiquement et physiquement. Mais, je tiens, ça va ! », glisse l'ancienne lycéenne de Claude-Monet, où la Havraise a obtenu son bac S mention Très bien, en classe européenne (allemand, anglais, chinois). Aucun regret pour l'instant de la part de cette étudiante qui affiche une rafraîchissante maturité. Et sait ce qu'elle veut.

La médecine s'est imposée comme une évidence : « J'aime bien le contact humain et aider les gens. Et puis, j'ai eu un déclin en Terminale, en SVT (Sciences de la vie et de la terre). L'équilibre entre le psychisme et le physique m'intéresse. Je suis attirée aussi par la philosophie. La

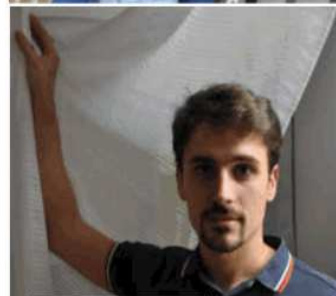
neurologie ou la psychiatrie m'intéresserait. » Avant de se diriger vers une spécialité, Lisa, qui a effectué en toute prudence une pré Paces en Terminale à raison de deux heures par semaine (avec un prometteur classement de 6e sur 73), vise cette première année hyper sélective. Sur 1 500 inscrits (dont 250 au Havre), peu d'élus. « Mais, il faut absolument se donner comme objectif de passer pour éventuellement redoubler. » En tout cas, être restée chez ses parents, dans le quartier de Sanvic, au côté de son frère de 15 ans et de sa sœur de 9 ans, lui permet d'oublier la logistique, de faire un jogging (une des rares sorties) le dimanche, d'avoir un soutien familial... « Toute la maison fait Paces. On sait quand il ne faut pas me déranger. »

P.A.L.

(*) Une antenne de la faculté de médecine a ouvert en 2015 à l'université du Havre.



Lisa Le Coquil, en première année de médecine au Havre



Léo Stefanini, en sociologie à Rouen

Léo, à l'assaut de la socio... ou de la psycho.

« C'est assez dur. Le cadre du lycée me manque. Hier, je devais travailler... Et j'ai joué à la console ! » Un petit



Socio

bouc a poussé et le regard a pris de la maturité. Léo Stefanini, l'ancien décrocheur qui a rattrapé à toute vitesse son retard, est pleinement au fait de la situation et se méfie, « conscient du piège », de ses mauvais réflexes d'adolescent : « C'est très intéressant, mais les premières semaines, sans pression, on a tendance à se laisser aller. Sauf qu'à la fin, si vous tombez, personne n'ira vous ramasser. » Bac ES (avec mention bien, SVP) en poche, malgré une fin d'année chaotique d'un point de vue personnel, et sans problème particulier avec la fameuse plateforme Parcoursup le voilà parti sur les bancs des amphibondés de socio, qui connaît un petit mouvement de fronde. D'autant plus que l'un d'eux a été supprimé « par l'équipe administrative

qui veut soi-disant recentrer la formation autour des étudiants, mais fait tout le contraire, sans aucune cohérence pédagogique ». Peut-on compter sur la légendaire désaffection de ces parcours en début d'année ? « Les amphis sont encore

J.H.

loin d'être clairsemés, même si on sent déjà une baisse de motivation - certains ne prenant pas de notes ou s'endormant - chez beaucoup d'étudiants. » Après une classe de la deuxième chance au microlycée à **Évreux**, le jeune homme originaire de **Fécamp** vit désormais dans son premier appartement, dans le centre-ville rouennais. Boursier, il a de quoi voir l'avenir sereinement. Léo semble avoir trouvé sa voie, après quelques errements, notamment dans l'armée. Le titulaire d'un CAP de couverture, qui disait l'année dernière « bien aimer l'esprit de la recherche », en semble déjà pourtant un peu revenu. Qu'à cela ne tienne, le premier semestre est justement fait pour ça : « Nous avons des cours d'introduction à la psycho, aux sciences de l'éducation et à la sociologie, ça permet de se faire une idée assez précise. » Un « semestre portail » qui permet de voir toutes les facettes des sciences humaines. Finalement, « la socio c'est un peu trop abstrait et il y a peu de débouchés à part la recherche. J'envisage une réorientation en psycho. » Car l'ancien militaire se verrait bien désormais psychologue. En avant, toute !

Azure : « Il faut des bagages pour s'en sortir dans la vie »

Azure Cosson sera bientôt majeure, le 30 octobre. Elle a intégré en septembre un BTS Management unités commerciales (MUC) au lycée Dumézil, à **Vernon**. Un établissement où elle a préparé un bac pro Arcu (Accueil, relations clients, usagers) qu'elle a obtenu avec la mention Bien en juin. « J'ai appris avant même d'avoir les résultats que j'avais une place avec Parcoursup, explique la jeune fille blonde. Ma préférence allait à un BTS Tourisme en alternance à Guyancourt. J'aurais pu prendre un petit logement. J'ai su après que, dans cette section, il n'y avait qu'une place pour un étudiant hors Yvelines et plus de 400 demandes. »



Azure a donc gardé ses repères, notamment ses deux heures de trajet quotidiennes en bus. Avec sa mère Murielle, cadre commerciale, et son beau-père Cédric, chauffeur routier, elle habite un coquet pavillon de Forêt-la-Folie (27). Quant à son petit frère de 2 ans, Anthony, « je l'adore. C'est mon loisir préféré », sourit-elle.

Azure appréhendait de retrouver en BTS certains élèves qu'elle avait côtoyés au collège Marc-Chagall, à **Gasny**. « Ils se moquaient de moi à cause de mon surpoids. » Les ados sont rarement tendres entre eux. Mais aujourd'hui, elle relativise. « Je suis bien dans ma peau après avoir perdu 14 kg. Et j'ai marié. » Elle a été en revanche ravie de retrouver Marie dans sa classe. « Nous nous connaissons depuis la seconde. »

Côté scolaire, elle craint de « ne pas y arriver. La marche est haute entre le bac pro et le BTS. On se retrouve avec des S, ES, et bac pro Commerce qui préparent mieux au BTS MUC. » Les préférences se dessinent. « Le plus difficile, c'est l'économie et l'informatique. J'ai aussi du mal avec les termes techniques en management et marketing. » Mais elle se sent plus à l'aise en communication. « On travaille en groupe sur des mises en situation... » Pour améliorer son anglais, elle fait « du babysitting pour partir un mois en Angleterre ». Azure est volontaire car « il faut des bagages sinon c'est compliqué de s'en sortir dans la vie. »

E.T.

Leo Stefanini, en sociologie à Rouen



Azure Cosson, en BTS Management unités commerciales à Vernon

Nicolas : « J'adore,

« À la fac, tu es complètement livré à toi-même, c'est difficile parfois de suivre le rythme des cours magistraux. Dans un amphitheâtre de 400 personnes, il y a plein d'occasions de se laisser distraire. Même quelques secondes. Le prof, lui, ne s'arrête jamais. » À 19 ans, Nicolas Racine vient de découvrir la dure réalité de l'université. Une transition un peu compliquée pour cet Osselin habitué jusqu'alors au cocon d'un lycée privé rouennais. « Cela fait des années que j'ai envie d'intégrer Staps. » Il n'est pas le seul à vouloir suivre la faculté des Sciences et techniques des activités physiques et sportives. Cette année, ils sont plus de 700 à avoir effectué la rentrée en première année sur le campus de **Mont-Saint-Aignan**. Une discipline en tension. « J'ai bien cru qu'avec



comme ils le vivent



Socio



Nicolas Racine, en Staps



Mathilde de Marolles en première année à Neoma, à Mont-Saint-Aignan



Élias Agha, devant l'entrée de Sciences Po Paris

Mathilde, l'humanité en école de commerce

« Step by step », « back up », « réseau », Mathilde de Marolles, 17 ans, semble déjà bien avoir intégré le vocabulaire des écoles de commerce. Pourtant, elle l'assure, ce qui l'intéresse, « ce sont les relations humaines ». D'ailleurs la Sartrouvilleaise (78) a hésité avec une fac de psychologie à Paris-Descartes. Finalement, Mathilde s'attaque à Neoma Business School sur le campus de **Mont-Saint-Aignan**. Sans trop se mettre de pression. « Pour le moment, ça va. Nous n'avons pas encore beaucoup de notes, seulement sur la participation en cours. Mais je pense être dans le premier tiers de la classe », assure celle qui a obtenu son bac ES (économique et social) au mois de juin avec mention Assez bien. « Il n'y a que les cours de comptabilité où c'est compliqué, mais c'est pour tout le monde pareil car nous n'en avons jamais eu au lycée », souligne l'étudiante. À 17 ans seulement, Mathilde fait preuve d'une grande assurance. Elle n'a aucun mal à s'adapter à son nouvel environnement. « J'étais dans un lycée privé, donc nous ne pouvions pas aller et venir comme on le



souhaitait. Maintenant, si je n'ai pas cours une matinée, je ne suis pas obligée de venir. » Elle s'adapte également très bien à son emploi du temps. « Nous pouvons suivre des cours trois heures avec quinze minutes de pause, mais j'arrive à rester concentrée. » Une capacité de concentration qu'elle développe grâce à l'une de ses passions : le dessin. « Je fais ça pour me détendre. Je prends un modèle et j'essaye de le reproduire. Il faut être très patiente pour ne pas se lasser. » Malgré le travail à abattre, Mathilde s'autorise quelques moments de détente. Elle a participé au week-end d'intégration la semaine dernière et a fait une demande pour rejoindre le club d'équitation de Neoma, son autre passion. Mathilde risque cependant de ne pas fréquenter l'institution trop longtemps puisqu'elle pense déjà à sa deuxième année, qu'elle souhaite effectuer au Canada « plutôt du côté de Vancouver ». Pour quelle finalité ? « Soit travailler en tant que psychologue dans un hôpital ou en cabinet. Soit au sein de l'hôtellerie de luxe » « Mais cela peut encore changer », concède la jeune femme. À 17 ans, heureusement...

F. V.

Élias : « J'ai l'horizon encore très ouvert »

Il a tenu à poser avec le maillot de l'équipe nationale d'Algérie devant l'entrée de Science Po. Le même que l'élève de terminale S avait endossé le 20 mars dernier face au jury de l'oral d'admissibilité à la prestigieuse école parisienne organisé au lycée sottevillais des Bruyères (*). Élias Agha, Rouennais de 18 ans, avait alors soutenu brillamment une note de synthèse et une réflexion personnelle autour de la situation économique et politique de l'Algérie, le pays natal de son père, aujourd'hui professeur de mathématiques à l'Institut Jean-Paul II à Rouen. Il y avait déjà évoqué son ambition : préparer un double diplôme de Science Po et de Sciences naturelles à la Sorbonne. Pari tenu ! Le 31 mai, son entretien d'admission à Paris se déroule sans anicroches. « Dans l'atelier Sciences Po du lycée, on avait été bien préparés. Devant trois jurés, cela a duré entre vingt et trente minutes. On a échangé sur mon parcours, mes motivations, ce qu'eux pouvaient m'apporter et ce que moi je pouvais leur apporter. » Et, début juillet, après avoir décroché son bac scientifique avec la mention Très bien, il apprend la grande nouvelle. « J'ai surtout vu cela comme l'issue, la reconnaissance du travail que j'avais effectué. Et puis toute la famille était contente pour moi », souffle-t-il, notamment sa mère, éducatrice spécialisée, et sa grand-mère, qui réside à **Neufchâtel-**



en-Bray. Le temps de trouver une « chambre de bonne au sommet d'un immeuble » dans le 5^e arrondissement parisien et Élias se lance dans le grand bain fin août pour une première semaine de prérentrée. Depuis il a pris ses marques, jonglant avec ses trente-deux heures de cours répartis sur les deux sites universitaires. « J'ai plus de plaisir à travailler les sciences sociales. Globalement, c'est vrai que cela demande beaucoup de travail. Il y a des soirs où, si on veut y arriver, il n'y a pas trop de temps à perdre », raconte-t-il, modeste. Tout d'abord quand des « galops » (examens intermédiaires) s'imposent le samedi matin, l'empêchant de rejoindre sa famille rouennaise le week-end. Malgré cette pression, l'ancien licencié au Boxing Club de Rouen s'est fixé un nouveau défi : tenter de continuer à jouer au football au FC Rouen.

T. D.

(*) Concours spécifique d'entrée à Sciences Po dans le cadre de la convention CEP (éducation prioritaire) qui lie l'établissement à Sciences Po Paris. Mises en place en 2001, les CEP ouvrent une procédure d'entrée aux lycéens de 106 établissements partenaires répartis sur 19 académies (chiffres 2017). À la rentrée 2017, 158 élèves ont été admis via cette procédure.

Prochain épisode de notre série le dimanche 13 janvier

on me parle de sport toute la journée »

mon bac STMG (Sciences et technologies du management et de la gestion), je ne serai pas sélectionné. » Si sur un terrain de rugby, sport qu'il pratique au XV Couronnais, il a plus le physique d'un demi de mêlée que d'un pilier, ça ne l'empêche pas de tenter de rester dans le pack. « Les trois premières semaines, c'était huit heures de cours magistraux par jour puis trois examens, des QCM (Questionnaires à choix multiples). On a proposé à ceux qui avaient moins de 5/20 de se réorienter. » Une façon sûrement de tester l'endurance. D'écramer aussi. Des tests physiques ont aussi permis de déceler ceux qui avaient besoin d'entraînements supplémentaires. « Je suis content, j'ai réussi les tests », sourit Nicolas. La moyenne pour celui qui découvre des matières comme l'anatomie, la psycho ou la socio. « Des matiè-

res que je n'ai jamais suivies lors de mes études » Chaque semaine, les étudiants suivent deux heures de cours théorique et pratique, normalement dans le sport qu'ils pratiquent. Nicolas a évidemment choisi le rugby. « Avec les trois heures de préparation physique à la fac, je fais en tout treize heures de sport par semaine. » Un rythme soutenu. « Quand j'ai cours jusqu'à 18 h, le temps de rentrer chez moi, je mange et je me couche. Quand je finis plus tôt, je revois mes cours. C'est dur, c'est du bourrage de crâne. Deux heures de cours, c'est six ou sept pages en format word », assure le jeune étudiant qui se destine au management du sport en licence. « Mais ça me plaît vraiment, je suis motivé. Je suis passionné de sport et on me parle de sport toute la journée. »

O. C.